

tous côtés en faveur de l'armement et les structures patriarcales de la pensée et du mode de gouvernement.

Une doctoresse me raconte : dans un cours de formation pour la défense civile, lorsque celui qui faisait l'exposé invita son auditoire à s'entraîner à penser « avec la conscience de la guerre », il se fit soudain un grand silence dans la salle.

Meteln, 21 août 1981. Je lis dans les écrits de Hans Henny Jahn qu'à la date du 6 mai 1949, alors qu'on pouvait déceler les premières fissures dans la coalition antihitlérienne des Alliés, il se rend compte : la troisième guerre mondiale est déjà programmée. Il perçoit immédiatement la signification dévastatrice de la bombe atomique. Il constate : une paix armée ça n'existe pas. La paix est sans armes ou elle n'est pas, quoi que l'on estime devoir défendre. Par deux fois dans ce siècle la guerre est née d'une « paix armée », et chacune des guerres fut plus dure que la précédente.

– C'est exactement ce que disait Brecht dans les années cinquante : si nous ne réarmons pas, nous aurons la paix. Si nous réarmons, nous aurons la guerre. – Je ne vois pas ce qu'on pourrait penser d'autre sur ce sujet.

Meteln, 23 août 1981. « La connaissance acquise sans passer par les sens ne peut donner naissance qu'à une vérité nuisible » (Léonard de Vinci). Si nous pouvions tirer profit de cette sagesse, après avoir longuement et dangereusement expérimenté la rationalité abstraite qui aboutit à la pensée instrumentale : voilà ce qui serait vraiment une nou-

velle renaissance de la conscience. Qu'est-ce qui s'y oppose ? Les sens de beaucoup de gens sont – et pas par leur « faute » – éteints, et ils ont peur – non sans raison – de les réanimer. Peut-être n'en sont-ils plus capables. Que manquerait-il à l'humanité si on la privait de l'« homme européen », comme on l'envisage maintenant ? Que pouvons-nous avancer pour notre défense ? Que ce furent des Européens qui, à partir de la domination et de l'exploitation d'autres peuples et continents, s'imaginèrent être la race des seigneurs, ce qui détermina également le sens du développement technique (et des techniques d'armement) ainsi que des structures économiques et étatiques ? Que nous avons nous-mêmes mis au monde les forces qui nous menacent ? Que la mégamachine dans son irrationalité destructrice est devenue le produit final de notre civilisation ?

Le débat portant sur les origines de la civilisation, sur sa définition, est naturellement un thème explosif, très chargé idéologiquement, parmi les archéologues. Pour Marie E. P. König, il ne faut pas chercher le commencement de la civilisation là où l'écriture a commencé – donc dans les grandes cultures orientales – car de cette façon la civilisation perdrait une profonde dimension spirituelle. C'est ainsi que nous aurions perdu nos origines historiques, le savoir de toutes les générations antérieures, savoir qui est la condition du progrès. En Europe, d'après elle, la population demeurée au pays est toujours restée en contact avec l'époque antérieure. Les Celtes, par exemple, auraient

façon de parler, mais ce n'est pas vrai. Leurs yeux sont ouverts. Les yeux grands ouverts des frères morts, que j'ai fermés, à commencer par Troïlos. Les yeux de Penthésilée, fixés sur Achille, Achille la bête, ça a dû le rendre fou. Les yeux morts ouverts de mon père. Les yeux de ma sœur Polyxène, je ne les ai pas vus au moment de la mort. Lorsqu'ils la traînèrent vers la tombe d'Achille, elle avait un regard qui n'appartient qu'aux morts. Que les yeux d'Énée ne vont pas trouver la mort, mais le sommeil, pendant tant de nuits à venir, est-ce une consolation ? Pas une consolation. Un savoir. Je n'ai plus que des mots non teintés d'espoir ou de crainte.

Tout à l'heure, lorsque la reine apparut à la porte, je laissai naître en moi un ultime petit espoir : peut-être pourrais-je lui arracher la vie sauve pour mes enfants. Alors il m'a suffi de la regarder dans les yeux : elle agissait comme elle devait agir. Ce n'est pas elle qui a fait les choses. Elle se conforme à l'état de choses. Ou bien elle se débarrasse de son époux, cette tête creuse, en allant jusqu'au bout, ou bien elle renonce à elle-même, c'est-à-dire à sa vie, à son règne, à l'amant qui d'ailleurs, autant que je puisse en juger par sa silhouette à l'arrière-plan, est aussi une tête creuse, un personnage imbu de lui-même, seulement plus jeune, plus beau, la chair lisse. D'un haussement d'épaules elle me fit comprendre que je n'étais pas personnellement concernée par les événements. Rien, en d'autres temps, n'aurait pu nous empêcher de nous appeler sœur, c'est ce que j'ai lu sur

les traits de l'adversaire, sur ce visage où Agamemnon, cet idiot, ne devait voir et ne vit qu'amour, dévouement et joie des retrouvailles. Après quoi il s'engagea en titubant sur le tapis rouge, comme le bœuf qui va à l'abattoir, c'est ce que nous pensâmes toutes deux, et le même sourire apparut au bord des lèvres de Clytemnestre que sur les miennes. Pas cruel. Mais douloureux. Que le destin ne nous ait pas placées du même côté. L'autre, je la crois capable de savoir cela : elle aussi sera frappée de cet aveuglement lié au pouvoir. Elle non plus ne verra pas les signes. Sa maison à elle aussi tombera en ruine.

Je fus longtemps incapable de comprendre que les autres ne pouvaient pas voir ce que moi je croyais. Qu'ils ne percevaient pas la forme nue et futile des événements. Je pensais qu'ils se moquaient de moi. Mais c'est qu'ils croyaient à ce qu'ils disaient. Cela doit avoir un sens. Si nous étions des fourmis : tout le peuple aveugle se rue dans le fossé, se noie, forme le pont pour les quelques survivants, qui sont le noyau du nouveau peuple. Pareils aux fourmis, nous nous précipitons dans chaque incendie. Chaque inondation. Chaque fleuve de sang. Uniquement pour ne pas être obligés de voir. Quoi donc ? Nous.

Comme si j'avais libéré un bateau de ses amarres, le voilà qui repart, dérivant irrésistiblement selon le courant, toujours plus loin. Quand j'étais enfant, j'avais un frère nommé Aisakos, que j'aimais plus que tout, et qui m'aimait. La seule qu'il aimait plus que moi était sa jeune et

ma cité ? Où en étaient donc mes Troyens, pour ne pas nous voir, ce petit groupe que l'on menait à travers leurs ruelles ? Simplement ne pas voir, rien de plus simple, je le voyais bien. Je ne trouvais pas leurs yeux. Froidement j'examinais leurs têtes détournées. Avaient-ils toujours été aussi lâches ? Un peuple avec des têtes de lâches qui se détournent, est-ce que cela existait ? Je posai cette question à Eumélos qui, comme par hasard, nous attendait à l'entrée du palais. Je lui causais une contrariété. Il houspilla son adjoint : mais pas eux tout de même ! Il faut savoir opérer des distinctions. Ce n'est pas parce qu'une femme a connu Briséis la traîtresse, ou même a eu des liens d'amitié avec elle, qu'elle devient tout de suite suspecte pour nous. Mais qui donc Cassandre, excessive comme nous la connaissons, veut-elle traiter de lâche, tout simplement parce qu'il est fidèle au roi ? Bien entendu, vous êtes libres.

Priam m'expliqua que tout ce qui est valable en temps de paix ne l'est plus en temps de guerre. Ce qu'on raconte chez nous à propos de Briséis ne peut lui porter aucun tort, puisqu'elle ne reviendra jamais chez nous. Mais ça nous sert, à nous. – Et dans quelle mesure ? – Dans la mesure où, sur son cas, les esprits se sont partagés. – Au nom du ciel. De quels esprits peut-il s'agir, pour se partager sur un cas qui n'existe pas. Qui a été forgé de toutes pièces pour les besoins de la cause. – Et quand cela serait. Ce qui est devenu public est aussi réel. – Ah ! tiens, réel comme Héléne.

Alors il me jeta dehors, pour la seconde fois. Cela commençait à se répéter, étais-je donc sourde ? Je crois que oui. En un certains sens, je crois que oui. J'ai vécu cela, mais me l'expliquer est encore difficile. Je croyais toujours qu'il suffisait d'un peu de désir de vérité, d'un peu de courage, pour écarter définitivement tout ce malentendu. Nommer vrai ce qui est vrai et faux ce qui n'est pas vrai : c'est la moindre des choses, pensais-je, et cela eût beaucoup mieux servi notre combat que n'importe quel mensonge ou demi-vérité. Car, pensais-je, on n'allait tout de même pas bâtir toute la guerre et toute notre vie – la guerre n'était pas notre vie ! – sur les aléas d'un mensonge. Il était tout de même exclu, c'est ce que je pensais – à peine puis-je m'en souvenir – que toute la plénitude de notre existence dût être réduite à une affirmation obstinée. Il suffisait de rester fidèle à notre tradition troyenne. Mais qu'était-elle ? En quoi consistait-elle déjà ? Jusqu'au moment où je compris : avec Héléne, que nous avions inventée, nous défendions tout ce que nous n'avions plus. Mais que nous étions tenus de déclarer comme toujours plus réel à mesure que cela disparaissait. De telle sorte qu'à partir de mots, de gestes, de cérémonies et de silences naissait une autre Troie, une ville de fantômes dans laquelle nous devions nous installer et nous sentir à l'aise. Étais-je donc la seule à le voir ? Comme dans la fièvre, je passais en revue des noms. Mon père. On ne pouvait plus lui parler. Ma mère, qui se renfermait de plus en plus. Arisbé. Ma nourrice

mir, je me torturais avec cette question : me mettait-il sur le même plan qu'Hérophile, la vieille prêtresse butée ? Je récapitulais ce qui à mes yeux – et aux yeux d'Énée – nous distinguait l'une de l'autre. Alors je fus étonnée de voir que c'était bien peu de chose, pour quelqu'un de l'extérieur. Que la différence, dont j'étais si fière, se réduisait aux restrictions que je gardais dans mon for intérieur. Pour Énée, cela n'était pas suffisant. Est-ce que ça l'était pour moi ?

Après une longue et morne période sans rêve, j'en fis un à nouveau. C'était un de ces rêves auxquels j'accordai tout de suite une signification importante, sans le comprendre mais sans pouvoir l'oublier. Je marchais seule, dans une ville que je ne connaissais pas, ce n'était pas Troie, et pourtant Troie était la seule ville connue de moi. La ville de mon rêve était plus grande, plus étendue. Je savais que c'était la nuit, mais la lune et le soleil étaient en même temps dans le ciel, s'y disputant la suprématie. Quelqu'un, mais qui était-ce ? m'avait désignée comme arbitre : lequel de ces deux astres peut répandre la plus grande clarté ? Il y avait quelque chose de faux dans ce duel, mais en dépit de mes efforts, je n'arrivais pas à trouver quoi. Jusqu'à ce que, perdant courage et le cœur oppressé, je finisse par dire : n'importe qui le sait et le voit, c'est le soleil qui répand la plus grande clarté. Phoebus Apollon ! s'écria une voix triomphante, et au même moment, à mon plus grand effroi, Séléné, la bonne déesse Lune, descendit vers l'horizon en poussant une plainte. C'était un juge-

ment porté sur moi, mais comment pouvais-je être coupable, car je m'étais contentée d'énoncer les faits. C'est sur cette question que je me suis réveillée. Incidemment, et avec un rire forcé, je racontai mon rêve à Marpessa. Elle ne fit aucun commentaire. Cela faisait combien de jours que son visage s'était détourné de moi. Puis elle vint, me laissa voir ses yeux qui, me sembla-t-il, étaient devenus plus sombres et plus profonds, et me dit : Le plus important dans ton rêve, Cassandre, c'était l'effort que tu faisais pour trouver quand même une réponse à une question tout à fait fausse. Voilà ce que tu ne devras pas oublier, si pareille situation se représente.

Qui dit cela ? À qui as-tu raconté mon rêve ?

À Arisbé, répondit Marpessa, comme si cela allait de soi, et je me tus. Avais-je secrètement espéré qu'on lui exposât mon rêve, à Arisbé ? Est-ce que mes rêves relevaient de sa compétence ? Je savais que ces questions contenaient déjà leur réponse, et je sentais bouger quelque chose en moi, après une si longue immobilité provoquée par les premiers mois de la guerre. De nouveau le printemps s'annonçait, cela faisait longtemps que les Grecs ne nous avaient pas attaqués, je quittai la forteresse et allai m'asseoir sur la colline surplombant le Scamandre. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Le soleil répandait une plus grande clarté que la lune : la lune était-elle destinée à donner plus de lumière ? Qui m'inspirait de pareilles questions ? Ainsi étais-je en droit, si je comprenais bien Arisbé, dans l'obligation même, peut-être, de

trois. J'apprenais que la protestation commence par un silence partagé par plusieurs.

Anchise. Si Anchise était ici. S'il était auprès de moi, tout serait supportable. Quoi qu'il arrivât, il refusait que s'installât la peur de l'insupportable. Oui, disait-il, il y a des choses qu'on ne peut supporter. Mais pourquoi les redouter avant qu'elles ne soient là ! Pourquoi ne pas vivre simplement et, si possible, gaiement. La gaieté, c'est le mot qui convient pour lui, peu à peu je vis aussi d'où elle venait : il perçait à jour les êtres, à commencer par lui-même. Et cela était chez lui source d'amusement, non de dégoût comme chez Panthoos. Anchise était, non, est, un homme libre. Il réfléchit d'une façon sereine, sans préventions, même sur les gens qui lui veulent du mal. Eumélos, par exemple. Jamais il ne me serait venu à l'esprit de parler d'Eumélos avec gaieté et sans préjugés. De ne pas le craindre ni le haïr mais de le comprendre et d'éprouver de la pitié pour lui. Déjà le fait de ne pas avoir de femme, soulignait Anchise. Hé oui, vous autres femmes vous ne réalisez pas ce que cela peut signifier pour un homme. Être obligé de forcer des esclaves à venir chez lui. Flairer votre joie maligne. Un homme comme lui flaire tout ce qui se passe autour de lui. Comme nous tous, il ne pense qu'à une chose : revenir là où jadis il se sentait si bien, sous vos jupes. Et vous le lui refusez. Alors il se venge, c'est aussi simple que ça. Un peu de compréhension de votre part, et le voilà guéri, qui sait ?

Qu'est-ce qu'il a pu nous entendre. Le mal comme un manque, comme une maladie ? Curable donc ? Bon, soit, concédait-il, pour Eumélos il est trop tard. Mais il n'en démordait pas sur ce point : cet homme était un produit de Troie tout autant que, disons, le roi Priam. Anchise soutenait en riant les points de vue les plus stupéfiants, mais là il allait trop loin. Eumélos, m'écriai-je, est une aberration de la nature, une espèce d'accident, d'erreur des dieux, si cela existe. S'ils existent. Tandis que Priam... Tandis que Priam, dit sèchement Anchise, se contente de confier des fonctions à Eumélos, c'est bien ça ? Une aberration de plus ? – En effet. – Curieuse coïncidence, tu ne trouves pas ?

Que pouvait-on répliquer à cela. Oh ! comme je me défendis d'admettre que Priam et Eumélos formaient un couple, et que chacun avait besoin de l'autre. Pendant des semaines, j'évitai Anchise, jusqu'au moment où l'incroyable se produisit : la garde du palais interdit à la reine Hécube de prendre part aux délibérations du conseil. Maintenant, pensai-je lorsqu'on me mit au courant, maintenant l'ordre du palais s'effondre, et moi-même je fus étonnée de constater que c'était avec un mélange de crainte et de fascination que je guettaï le changement désormais inéluctable. Rien ne se passa. Dans la cabane d'Anchise où j'étais accourue, ma mère racontait. C'était le regard vide que tous les hommes étaient passés à côté d'elle pour se rendre au conseil. Et mon fils Hector aussi, dit Hécube amèrement. Je lui ai barré le chemin.

Je leur dis : Si vous pouvez cesser de vaincre, votre ville continuera d'exister.

Permetts-moi de poser une question, prophétesse (c'est le conducteur). — Pose-la. — Tu ne le crois pas. — Quoi ? — Que nous puissions cesser de vaincre. — Je ne connais aucun vainqueur qui en ait été capable. — Ainsi donc, victoire sur victoire ne signifie en fin de compte que ruine ? La ruine serait-elle inscrite en notre nature ?

La question des questions. Quel homme intelligent.

Approche, mon ami. Écoute. Je crois que nous ne connaissons pas notre nature. Que moi je ne sais pas tout. Puisse-t-il dans l'avenir exister des hommes qui sachent transformer leur victoire en vie.

Dans l'avenir, prophétesse. Ma question porte sur Mycènes. Sur moi et mes enfants. Sur notre maison royale.

Je me tais. Je vois le cadavre de son roi, perdant son sang comme chez le boucher un quartier de bétail. J'en ai le frisson. Le conducteur, qui a pâli, se retire.

Nul besoin de lui en dire plus.

Maintenant le moment approche.

Qui était Penthésilée ? Il est évident que j'ai été injuste envers elle, comme elle le fut envers moi. Regard vif et langue vive, elle avait quelque chose d'un peu trop strident pour moi. Chacune de ses apparitions, chacune de ses phrases était un défi lancé à tous. Parmi nous elle ne cherchait pas d'alliés. Elle combattait non seulement les Grecs,

mais tous les hommes. Je voyais que Priam la redoutait et qu'Eumélos l'isolait par un cordon de sécurité. Mais, plus impénétrable que tout système de surveillance, l'entourait le frisson d'effroi que son caractère absolu provoquait chez les simples gens. Nous le pressentions, mais presque personne ne voulait le savoir : elle avait déjà connu ce qui nous attendait encore. Plutôt mourir en combattant que vivre en esclavage, disaient ses femmes, qu'elle tenait toutes en main, qu'à son gré elle aiguillonnait ou apaisait d'un simple mouvement du petit doigt. Elle régnait comme de tout temps seuls les rois ont régné. Ces femmes ont tué leurs propres hommes, chuchotaient mes braves Troyens épouvantés. Des monstres avec un seul sein, s'étant brûlé l'autre dès l'âge tendre afin de mieux manier l'arc. Or, un jour elles parurent torse nu dans le temple d'Athéna, avec leurs deux beaux seins nus et leurs armes. Artémis, disaient-elles — c'est ainsi qu'elles appelaient Pallas Athéna — porte elle-même une lance ; elle ne demande pas que nous allions chez elle désarmées. Les prêtres firent sortir du temple tous les Troyens qui s'y trouvaient et le laissèrent à la disposition des guerrières pour leurs sauvages rituels. Elles tuent qui elles aiment, elles aiment pour tuer, disait Panthoos. C'est chez Anchise, curieusement, que je rencontrai Penthésilée et Myrine. D'habitude, elles ne toléraient aucun homme dans leur entourage. Elles acceptaient Anchise, qui portait sur elles un regard malin et dénué de préjugés. Je connaissais toutes les femmes qui se trouvaient là. Elles voulaient,